

Il ne sied pas d'aimer Alexandrie.

On plaint le voyageur qui s'y plaît. Si on le somme de s'expliquer, il reste coi. Nul monument, des rues irrégulières, des palaces quelconques, peu d'imprévu dans les grands magasins, encore que la cité soit marchande – que trouvez-vous là d'admirable ?

L'argent et la misère se disputent la ville. D'énormes fortunes, embarrassées d'elles-mêmes n'ont su découvrir que le bridge ou les courses pour s'émouvoir. Au saut du lit, les reines de l'oignon ou de la coque, déjà couvertes de bijoux sont prêtes à ponter ; tripoter de l'argent est leur suprême joie.

Dans les rues, la misère est sans nom. Ce que les mendiants ne peuvent obtenir de la charité, ils tâchent de le puiser dans vos poches.

Dans la cohue, stupeur. Vos vêtements soudain ruissellent de cambouis. C'est un enfant qui vous le fait remarquer. Autre stupeur, le gosse est armé d'un chiffon et vous dégraisse « à la minute ». De temps à autre, sous vos yeux, un cireur prend la fuite avec le portefeuille d'un client, lequel reste empêtré sur le trottoir avec ses deux souliers liés ensemble.

On finit cependant par se faire indulgence dès que l'on a compris que la faim inspire ces ruses et qu'on a vu, au coin des rues, le peuple se nourrir, debout, d'une galette gonflée qui se bourre d'une portion de ragoût, de friture ou de fricassée, cuisine

de plein vent, d'ailleurs appétissante – après quoi il ne reste plus qu'à gagner dans le fond d'un gourbi son grabat.

Alexandrie est un port, mais la mer y est morte. Cette mer homérique de Protée qu'on aperçoit au bout de chaque rue s'est muée en désert. Il faut gagner les faubourgs de la ville, c'est-à-dire l'ancien Eunostos, pour trouver des caïques, des vapeurs, une flotte. Au centre même d'Alexandrie, ville plate, sans horizon, coincée entre un lac amer et une morne Méditerranée, les eaux sont comme absentes, aucunement mêlées à la vie, et cependant ce sont elles qui brassèrent les peuples de l'Orient.

« Clef de la terre et de la mer », la ville d'Alexandrie figure sur les anciennes mosaïques empanachées, d'une galère, sa chevelure houleuse porte un vaisseau qui prend le large. Ville des affaires et de la volupté, elle sut confier jadis au bras des matelots la cargaison de ses amphores et les amours d'Antoine.

Les amphores, aujourd'hui brisées, pulvérisées, composent l'amalgame d'un Testaccio du nom de Chogafa et qui atteste, comme à Rome, l'énormité de la cité antique.

Mais la colline des tessons romains voit fleurir autour d'elle la Pyramide de Cestius, des basiliques, la chapelle grecque de Saint Saba. A Rome, les siècles font la chaîne: chacun semble baroquement offrir à l'autre une pierre d'attente. Rien de pareil à Alexandrie, la plus parfaite incurie a englouti les ruines; les eaux les ont rongées, puis la ville moderne a recouvert de ses bâtisses les champs de fouille éventuels. Le passant d'ailleurs apprend vite qu'Alexandrie est une ville toute récente. Désertée à l'arrivée des Arabes, la cité tombe au rang d'un simple village. Son Phare depuis longtemps s'était éteint; son port, ses bassins s'ensablèrent. La ville la plus illustre de l'Antiquité, « la belle et la dorée » ne fut plus qu'un campement bédouin, une halte aux portes du désert. Ce n'est qu'au siècle dernier, sous l'impulsion de Méhémet Ali, puis à la suite du percement de Suez, qu'on vit se ranimer le port, s'y rouvrir les comptoirs, où affluèrent de tous les bords de la Méditerranée, des marchands.

Après des siècles, Alexandrie revenait à sa vocation cosmopolite; on eut dit que le vœu génial d'Alexandre, chargé encore de sève créatrice, fondait la ville une seconde fois. Ainsi cherche-t-on Alexandre dans Alexandrie et, invisiblement, on le trouve partout.

Aujourd'hui même, ce qui frappe le voyageur dans

Alexandrie, c'est la grécité, l'hellénisme y triomphe. Les magasins sont presque tous tenus par des Grecs qui semblent là chez eux de toute éternité. Or, cette colonie commerçante s'est implantée en 1850. Mais l'industrie des Grecs, leur esprit d'entreprise en réveillant l'âme éteinte d'Alexandrie, a su y rappeler des colonies italiennes, arméniennes, juives, libanaises, espagnoles. C'est un imbroglio merveilleux que l'actuelle Alexandrie et rien n'est plus cocasse que de lire, en flânant, les enseignes des magasins. Que toutes les boutiques se déclarent « maisons de confiance », cela n'a rien que de naturel. Mais il faut savourer l'hétéroclite assemblage de noms et prénoms des commerçants et l'invention verbale de leurs publicités. L'usage est que l'on se serve de la langue française, plutôt qu'on l'expose aux plus étranges contaminations : anglicismes, hellénismes et surtout barbarismes. N'insistons point sur les anomalies de l'orthographe, mais goûtons l'esprit même de ces inscriptions ; la mosaïque levantine qu'elles composent peint toute l'âme d'Alexandre. Et surtout qu'on n'aille rien corriger ! ce serait là détruire le charme alexandrin et la plus haute tradition d'écroulement du langage.

Ce texte est la première partie d'un article paru dans le dernier numéro de Valeurs (n°7-8), revue française éditée à Alexandrie entre 1945 et 1947.